



Aux pieds des ★ Étoiles

Louise Defurne

Lauréat - Émotions
ex aequo

Prix des ★
ÉTOILES ★
— Librinova —

Louise Defurne

Aux pieds des étoiles

© Louise Defurne, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9205-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. Maryline

— On est dans la merde. Il a pris Mumu, lâche Florent dépité.

Oh non. Tout sauf ça. S'il a vraiment pris Murielle, c'est la fin des haricots. J'essaye de ne pas paniquer, mais cette nouvelle est à deux doigts d'anéantir tous mes espoirs.

— On vient seulement de s'en apercevoir, ajoute Julie.

En rang dans le couloir, mes collègues regardent tous dans la même direction. Un silence religieux se fait entendre pendant que je m'approche pour constater ce qu'ils savent déjà. La photo n'est plus là, seul reste un rectangle délavé sur le mur. C'est donc vrai. En partant, hier, Monsieur Besse a embarqué le portrait de sa femme.

Nous retournons dans l'atelier pendant que Florent réfléchit à haute voix.

— Peut-être qu'il lui est arrivé quelque chose ? Maryline, tu en penses quoi ?

Je ne réponds rien, perdue dans mes pensées. Florent a toujours été le plus bavard d'entre nous.

— Quelqu'un a essayé de l'appeler ? reprend-il, sans se démonter face à notre silence.

Les yeux de Julie se lèvent vers le plafond.

— À ton avis ?

Elle se laisse tomber sur un petit tabouret. Son ventre ne cesse de grossir depuis quelques jours. Elle a beau dire que son bébé fait seulement la taille d'un petit pamplemousse, sa façon de se mouvoir a déjà sacrément changé. Ses mains glissent jusqu'à son nombril.

— Cela fait des heures qu'on le cherche partout, reprend-elle. On ne t'a pas attendu pour lui passer un coup de fil...

Le jeune homme se renfroge et croise les bras en silence, tandis que je hausse un sourcil. Depuis qu'elle nous a annoncé la bonne nouvelle, Julie n'a pas fait que prendre du poids. Elle a aussi gagné en prestance, comme si porter la vie lui conférait ce petit je-ne-sais-quoi de sacré. Je la regarde avec envie. À une époque, j'aurais payé cher pour pouvoir goûter aux nausées matinales, mais la vie ne m'en a pas laissé le temps. Jérôme m'a plaquée alors que nous étions en plein projet bébé, et l'occasion ne s'est plus jamais présentée. J'ai fini par mettre mes envies de maternité au placard, en prenant soin de fermer la porte à double tour. Aujourd'hui, il est presque trop tard. J'ai soufflé ma quarantième bougie il y a quelques semaines, seule, comme d'habitude. Cela me convient, mais je crois que je ne pourrais jamais m'empêcher de regarder avec convoitise les gros ventres des femmes enceintes.

Mon regard se tourne machinalement vers le couloir de l'entrée. Le petit rectangle délavé achève de me mettre face à l'évidence : Monsieur Besse ne reviendra pas. Le portrait de sa femme trônait dans le couloir depuis sa mort, emportée par un cancer du poumon il y a cinq ans. Cinq ans, et un jour. Je ferme les yeux en me maudissant de ne pas y avoir pensé plus tôt. Bien sûr, il n'y a pas de hasard. Il est parti hier, le jour de l'anniversaire de la mort de Murielle, l'amour de sa vie. Cette fois-ci, le doute n'est plus possible ; il a fui délibérément, quoi qu'en pense Florent.

J'observe mes collègues du coin de l'œil. Instinctivement, nous nous sommes placés tous les cinq en cercle. Assise sur son tabouret, Julie caresse son ventre, les yeux dans le vide, tandis que Florent, Bruno et Sandra regardent leurs pieds en silence. Je ne sais pas ce que je suis censée faire. Depuis que Monsieur Besse a quitté les lieux hier après-midi, ils ont l'air de penser que c'est à moi de remettre la main sur lui. Son départ m'a pourtant pris de court. J'ai dû annuler tous les rendez-vous prévus, sans laisser paraître ma surprise. J'ai tenu le cap, en bonne assistante de direction, fidèle et loyale. J'ai tout fait pour sauver les apparences, mais ici, au sein même de l'entreprise, cela n'a pas trompé grand monde. Bien que le fort caractère de Monsieur Besse ne soit un secret pour personne, cette absence soudaine ne lui ressemble pas.

Je me racle doucement la gorge, avant de prendre la parole d'une voix mal assurée.

— Comment va-t-on faire pour cet après-midi ?

— De quoi tu parles ? demande Sandra, sans comprendre.

Je me tortille, mal à l'aise de devoir aborder ce sujet devant tout le monde.

— Monsieur Besse avait rendez-vous avec un huissier à quatorze heures.

Ma déclaration est accueillie par un épais silence que seul Florent a le courage de briser, les sourcils froncés.

— Pourquoi devaient-ils se voir ?

— Pour faire un point sur ces derniers mois, sans doute, dis-je en haussant les épaules.

Le silence retombe. J'attends quelques instants avant de reprendre.

— Je vais annuler, dis-je en faisant demi-tour.

— Certainement pas ! m'interrompt Sandra.

Je m'arrête pour lui lancer un regard étonné.

— Pardon ?

— Il faut y aller, à ce rendez-vous ! renchérit-elle, les yeux ronds comme des billes.

Je ne sais pas où elle veut en venir, mais cela fait plus de quarante ans qu'elle se donne corps et âme à son poste de travail, alors ça mérite bien quelques secondes d'attention.

— On doit savoir ce qui va se dire. À quelle sauce on va être mangé !

Je grimace.

— L'huissier ne dira rien si Monsieur Besse n'est pas là, dis-je en secouant la tête.

Bruno grogne en croisant les bras.

— Il dira bien ce qu'il est venu dire, patron ou pas.

Je ne suis pas sûre que les choses fonctionnent comme ça, mais je me garde bien de lui faire remarquer. Bruno et moi ne sommes jamais d'accord, question d'habitude.

— Moi aussi, je veux savoir, dit Julie d'une petite voix.

La jeune femme a l'air morte d'inquiétude. Près d'elle, Florent hoche la tête.

— Je suis d'accord. Mieux vaut être fixé.

— Très bien, dis-je en haussant les épaules.

S'ils veulent savoir, alors ils sauront. Personnellement, cela m'importe peu. Je sais déjà que le contexte est tendu, je n'ai pas besoin d'en savoir plus, de mettre des données chiffrées sur une situation déjà compliquée. Cela ne changera rien au fond du problème. L'entreprise va mal, et Monsieur Besse est à court de solutions. Tellement à court qu'il a préféré prendre ses jambes à son cou.

Je fouille dans mon téléphone pour mettre à jour le rendez-vous.

— Qui ira rencontrer l'huissier ? dis-je en tapotant sur le petit clavier.

Silence gêné. J'attends sans broncher qu'ils me donnent le nom de celui qui ira au front, lorsque Sandra reprend.

— Toi ? Tu as plus l'habitude que nous de ce genre de choses...

Sa réponse me fait déglutir de travers, et je manque de m'étouffer. Un petit sourire narquois se pose sur le visage de Bruno, tandis que j'essaie de reprendre mon souffle.

— Je crois qu'on a cassé Maryline, dit-il en donnant un coup de coude à son jeune collègue.

Je ne relève pas, trop concentrée sur ce que vient de dire Sandra.

— Pourquoi moi ? Je suis bien la seule qui n'aie pas envie de savoir ce que cet homme a à dire !

— Tu m'en diras tant, ricane Bruno. T'es toujours plus haut que tout le monde, toi, comme d'habitude.

Je suis furieuse, mais je ne réponds rien. Je sais pourquoi il dit ça. Il y a quelque temps, l'entreprise a subi une grosse vague de licenciements, et j'ai refusé d'aider mes collègues. J'étais la seule à ne pas avoir signé la pétition censée attendrir Monsieur Besse. En toute honnêteté, je savais que cela ne servirait à rien. Un patron doit parfois faire des choix difficiles, et ce jour-là

s'annonçait bien assez compliqué comme ça. La pilule avait eu du mal à passer auprès de mes collègues, et je n'avais pas cherché à me justifier. De toute manière, tant que mon nom ne figurait pas sur cette fichue liste, je ne voyais pas de raison d'enfoncer Monsieur Besse. S'il devait licencier la moitié de l'équipe pour sauver ceux qui restaient, moi, je respectais ses choix.

— S'il te plaît, Maryline, reprend Sandra avec insistance. Tu es la seule à savoir où en est l'entreprise. Tu sauras tout de suite si la situation est vraiment grave, ou non.

Je réfléchis quelques secondes. Tout le monde me regarde, et ça me met un peu la pression. Je n'aime pas ça, mais je me sens redevable. Cette histoire de pétition a rendu nos rapports compliqués. Je m'en suis toujours un peu voulu, alors c'est peut-être le moment d'essayer de repartir sur de bonnes bases.

Je réponds du bout des lèvres.

— Si ça peut vous faire plaisir...

Face à moi, mes collègues semblent satisfaits malgré mon manque évident d'enthousiasme. Sandra m'adresse un petit sourire. En l'absence du patron, j'ai bien l'impression que c'est elle qui reprend les rênes.

— Dites voir, les gars, reprend Florent. Si on continue à travailler, et qu'on réussit à honorer les rendez-vous... À quoi ça sert, un patron ?

Les autres rigolent et je souris. La question est légitime. Depuis l'atelier, ils n'entendent pas Monsieur Besse se battre chaque jour au téléphone avec les clients qui tirent les prix vers le bas, les banques qui augmentent leur taux d'intérêt, et les fournisseurs qui exigent d'être payés avant même la livraison des marchandises.

Bruno s'esclaffe.

— Bonne question. Et du coup, si un patron ne sert à rien... Alors, je ne vous parle pas de son assistante !

Les quatre compères rient à gorge déployée. C'est de bonne guerre. Je souris devant cette bonne humeur générale, même si j'en prends pour mon grade.

— Qu'est-ce qu'il y a de plus triste qu'une entreprise sans chef ? reprend Bruno. Une assistante de direction sans directeur !

— C'est comme un cadre sans photo, ajoute Julie avec une pointe d'ironie.

— Ou un Bruno sans son Florent, plaisante Sandra.

Mes collègues continuent à rire pendant quelques minutes, et je les écoute en souriant. Cette légèreté fait du bien, ça change de l'ambiance morose qui sévit depuis la réduction de l'équipe.

Je remonte dans mon bureau, et je ne peux pas m'empêcher de repenser à leurs derniers mots. Qu'est-ce qu'il y a de pire qu'une assistante de direction sans directeur ? Des ouvriers sans salaire. Des employés sans travail. Une entreprise sans clients. Des exemples, j'en ai plein, mais ils casseraient l'ambiance, alors je les garde pour moi.

2. Pierre

1er février 1974. Je déchiffre la date, imprimée en petit au milieu d'un tas d'articles qui ne m'intéressent pas. La bourse, le choc pétrolier, les relations internationales. Je n'y comprends rien, et je ne cherche pas à en savoir plus. Moi, j'aime les choses concrètes. Tout ce dont je suis sûr, c'est qu'il reste une ramette de journaux à distribuer avant la fin de mon service. Une seule. La dernière, la plus lourde. L'attache qui entoure le tas de gazettes me lacère les mains, et je jette mon colis dans l'arrière-boutique de l'épicerie que je devais livrer. Mes doigts meurtris me font un mal de chien, mais je suis soulagé d'avoir fini. Après quatre heures de travail dans la nuit noire, ma tournée est terminée. La journée peut commencer.

Je me promène dans les rues de Limoges pendant que le soleil se lève. L'hiver est là, dans toute sa splendeur, et je frissonne sous mon écharpe. La fatigue commence à se faire sentir, mais je ne veux pas aller me coucher. Pas maintenant, alors que le reste de la ville se réveille. J'ai toujours eu horreur d'être à contre-courant de tout le monde. Chaque jour, j'essaye de tenir le plus longtemps possible avant de m'effondrer dans mon lit. La prochaine tournée arrivera bien assez vite, à l'heure où même les plus matinaux seront bien au chaud sous leur couette.

Je pousse les portes de l'établissement de Bernard. En me voyant arriver, il sert un café noir sur le comptoir.

— Les nouvelles sont bonnes ?

Je hausse les épaules en m'installant.

— Pas pires qu'hier, pas mieux que demain, dis-je en faisant glisser vers lui un exemplaire dérobé à ma dernière livraison.

Bernard le saisit et commence à lire silencieusement. Ses yeux parcourent le papier à une vitesse folle, et je le regarde sans rien dire. Cette capacité du vieil homme à dévorer des nouvelles dont nous n'avons que faire me sidère. Je